

Huitième dimanche TO A

(Matthieu 6, 24-34)

Dieu et l'argent. En théorie, Jésus est clair : « *Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et l'argent* ». En pratique, tous, nous avons de l'argent, nous l'utilisons, nous en cherchons, nous en donnons aussi, c'est vrai. Il est un moyen utile, souvent un maître, Jésus a raison. Il y a le niveau interpersonnel mais il y a aussi le niveau macroéconomique : en cette période de crises, ne vivons-nous pas dans une certaine illusion avec des « bulles financières » toujours plus importantes et sans lien avec l'économie réelle, avec un déséquilibre entre les riches et les pauvres qui s'accroît ? Même les meilleurs économistes en perdent leur latin : le train s'est emballé mais a-t-il encore un conducteur ? L'argent peut être un moyen mis au service du bien à construire, c'est vrai, mais ce « *crottin de cheval* », comme disait saint François d'Assise, peut aussi asservir, non seulement autrui mais soi-même. Quand on associe argent et consommation devenus nos maîtres, cela donne ce constat du pape François dès les premières lignes de l'exhortation, *La joie de l'Evangile* (n°2) : « *le grand risque du monde d'aujourd'hui, avec son offre de consommation multiple et écrasante, est une tristesse individualiste qui vient du cœur bien installé et avare, de la recherche malade de plaisirs superficiels, de la conscience isolée* ».

Pour éclairer le duo « Dieu et l'argent », il nous faut introduire la Providence comme tiers éclairant. Elle n'est pas mentionnée dans l'Evangile mais elle est omniprésente. Elle est en rapport avec le mot « souci » répété 4 fois : souci au sujet de la nourriture, des vêtements, de la durée de la vie et de demain. Entendons-nous bien, Jésus n'est pas désinvolte à l'égard de ceux qui peinent pour vivre seulement l'aujourd'hui. Mais il invite à voir que la vie ne se réduit pas à l'indice de consommation qui sert pourtant de baromètre au bonheur des Français ! Sans évacuer les besoins vitaux, Jésus souligne le « plus » qu'est l'homme par rapport aux oiseaux et aux lys. L'homme est le seul à faire des

provisions et des projets, le seul à connaître une disproportion entre ce qu'il a maintenant et ce qu'il désire pour demain, le seul à éprouver le manque. Et nous y voilà : le manque ! « *Insupportable* », susurrera le serpent à Eve, « *Tu sens le manque, c'est que Dieu veut garder le pouvoir sur toi !* » : « *prends le fruit pour toi, habille-toi, possède au plus vite !* » Mais en se posant en maître, l'homme ne s'est pas rendu compte qu'il allait à contre-sens de la réalité et à contre-courant de la vie : les biens matériels plus importants que le sens de la vie, les vêtements plus importants que le corps ... Le manque, au lieu d'être ouverture à Dieu, plus grand que soi, et à l'autre, capable de communier avec ce que je suis, est devenu angoisse du lendemain et volonté d'accaparer.

Et la Providence dans tout cela ? Difficile de s'en faire une juste représentation : comment s'appuyer sur Dieu seul lorsque nous sommes assurés pour tout ? Comment croire en la bonté de Dieu devant le mal et la souffrance ? L'homme doit se situer face à des images idolâtriques de la Providence : une toute puissance de Dieu qui se substituerait à l'homme ou un ordre naturel froid qui dispense l'homme d'agir. Lorsque l'on parle de la Providence, il faut tenir la toute puissance agissante de Dieu dans l'histoire et la liberté réelle de l'homme par laquelle passe la Providence divine. Dieu, loin de se retirer dans un ciel étoilé, inaccessible au-dessus de nos têtes, est présent dans chaque circonstance de la vie concrète des individus réellement libres. Un des plus grands théologiens du XX^e siècle, Romano Guardini, a écrit (*Dieu vivant*, p.36) : « *la Providence n'est pas un appareil tout prêt et qui fonctionne, mais elle se réalise dans sa puissance créatrice selon la liberté de Dieu toujours nouvelle et aussi selon notre petite liberté humaine. (...) Elle est un mystère du Dieu vivant et tu en fais l'expérience dans la mesure où, vivant, tu collabores avec elle. En tant que vivant, tu dois t'insérer dans l'activité vivante de Dieu.* » La Providence ne se définit donc pas sur le mode de la maîtrise d'un effet pensé de manière abstraite et conforme à nos désirs, mais il faut y voir la gratuité d'un don premier qui interroge

notre liberté et la requiert. Ainsi des parents prenant soin de leur enfant sont-ils providence pour lui, de même Dieu avec nous : la croix du Christ, qui ne justifie pas la souffrance et le mal mais les transfigure, nous enseigne que ce qui est échec aux yeux des hommes ne l'est pas aux yeux de Dieu. Le prophète Isaïe (49, 15) a bien approché la réalité de la Providence lorsqu'il écrit : *« est-ce qu'une femme peut oublier son petit enfant, ne pas chérir le fils de ses entrailles ? Même si elle pouvait l'oublier, moi, je ne t'oublierai pas. Parole du Seigneur tout puissant. »*

Ainsi, Dieu est réellement le maître et l'argent doit être serviteur de l'homme car Dieu provident est présent et agissant dans notre histoire comme Seigneur de la vie. La Providence chrétienne n'est pas un énoncé sur l'ordre du monde, mais une exhortation à entrer dans le Royaume. Le Christ enjoint justement aux disciples de ne pas demander à Dieu de combler leurs besoins (comme le font les païens avec leur concept de Providence), mais de consentir à la puissance bienveillante du Père. Amen.

Fr. Eric, ofm cap (dimanche 2 mars 2014)
(Monastère des Clarisses et couvent des Capucins)